En novembre, je suis allé à New York chez Gabriela, qui avait enfin divorcé. C’était mon premier voyage à l’étranger depuis l’attentat. L’université de Princeton m’avait invité à dialoguer en public avec l’écrivain péruvien Mario Vargas Llosa. Pendant trente ans, j’avais été l’un de ses lecteurs. Depuis quinze ans, j’étais l’un de ses critiques et je l’avais interviewé, un jour dans son appartement parisien. L’attentat faisait de moi, le temps d’une conférence, l’un de ses interlocuteurs. Je n’avais guère d’idées ni d’informations sur la démocratie et le terrorisme. J’imagine que mon lambeau\* parlait pour moi. J’étais heureux, toutefois, de parler avec un romancier que j’admirais, un architecte du récit, dont l’œuvre avait su conter les délires néfastes de l’idéologie.

Le 13 novembre dans l’après-midi, il faisait beau et j’ai accompagné Gabriela à Wall Street. Elle avait rendez-vous chez son avocat pour régler des questions financières. Je suis resté dans la salle d’attente pendant qu’il la recevait.

Philippe Lançon, *Le lambeau*, Gallimard 2018 p. 507

\*morceau de chair arrachée accidentellement.

Sur le roman : Le 7 janvier 2015, Philippe Lançon était dans les locaux de Charlie Hebdo. Les balles des tueurs l’ont gravement blessé. Sans chercher à expliquer l’attentat, il décrit une existence qui bascule et livre le récit bouleversant d’une reconstruction, lente et lumineuse. En opposant à la barbarie son humanité humble, Le lambeau nous questionne sur l’irruption de la violence guerrière dans un pays qu’on croyait en paix.